

M.E.S. PRODUCTIONS & MONKEY PACK FILMS
PRÉSENTENT



MATILDA LUTZ

KEVIN JANSSENS

REVENGE

VINCENT COLOMBE

GUILLAUME BOUCHÈDE

UN FILM DE CORALIE FARGEAT



RÉALISATION CORALIE FARGEAT SCÉNARIO ET DIALOGUES CORALIE FARGEAT IMAGE ROBERT HUYVAERT 1^{er} ASSISTANT RÉALISATEUR VALENTIN RODRIGUEZ CASTING MARTIN ROUGIER DÉCORIS PIERRE QUÉTÉLÉAN COSTUMES ELISABETH DORNIGAT MAQUILLAGE EFFETS SPÉCIAUX JEAN-CHRISTOPHE SPADACCINI MUSIQUE ORIGINALE ROB MONTAGE CORALIE FARGEAT JEAN-LOUIS ELLIABET BRUNO SARTAN
SON ZACHARIE MACIARI CRISTINEL SIRIL ALAIN FEAT JÉRÔME FAUREL ERIC MAUER GREG VINCENT PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS MARG-ETIENNE SCHWARTZ JEAN-YVES ROBIN MARG STANIMIROVIC PRODUCTION EXÉCUTIVE AU MARC TRANTZ RICHARD PRODUCTIONS EXÉCUTIFS PHILIPPE & MARG-ETIENNE SCHWARTZ MARG STANIMIROVIC DIRECTION DE PRODUCTION LUDOVIC NAAT
UNE COPRODUCTION M.E.S. PRODUCTIONS MONKEY PACK FILMS CHARANTES LOGICAL PICTURES - FRÉDÉRIC FIORE NEXUS FACTORY ET UMEDIA EN ASSOCIATION AVEC UFUND AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINE+ EN ASSOCIATION AVEC CINÉMAGE 12 AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE ET DES INVESTISSEURS TAX SHELTER DISTRIBUTION REZO FILMS VENTES INTERNATIONALES CHARANTES

MES

Monkey
Pack

LOGICAL

FRÉDÉRIC FIORE

NEXUS
FACTORY

UMEDIA

© 2019 M.E.S. PRODUCTIONS, MONKEY PACK FILMS, CHARANTES, LOGICAL PICTURES, NEXUS FACTORY, UMEDIA

UFUND

TAX
SHELTER

CANAL+

CINE+

12
Cinéma

SD

REZO FILMS

LE CRÉDIT DU FILM ALVARO INTÉGRÉ AU JOURNÉE DE 12 ANS

M.E.S. PRODUCTIONS & MONKEY PACK FILMS
PRÉSENTENT



MATILDA LUTZ

KEVIN JANSSENS

REVENGE

VINCENT COLOMBE

GUILLAUME BOUCHÈDE

UN FILM DE CORALIE FARGEAT

FRANCE - IMAGE SCOPE - FORMAT 5.1 - VISA 146.263 - DURÉE : 1H48

SORTIE LE 7 FÉVRIER 2018

DISTRIBUTION
REZO FILMS

11, rue des petites écuries - 75010
Tél. : 01 42 46 96 12

RELATIONS PRESSE
GUERRAR AND CO

François Hassan Guerrar et Paola Gougne
57, rue du Faubourg Montmartre - 75009
Tél. : 01 43 59 48 02
guerrar.contact@gmail.com

SYNOPSIS

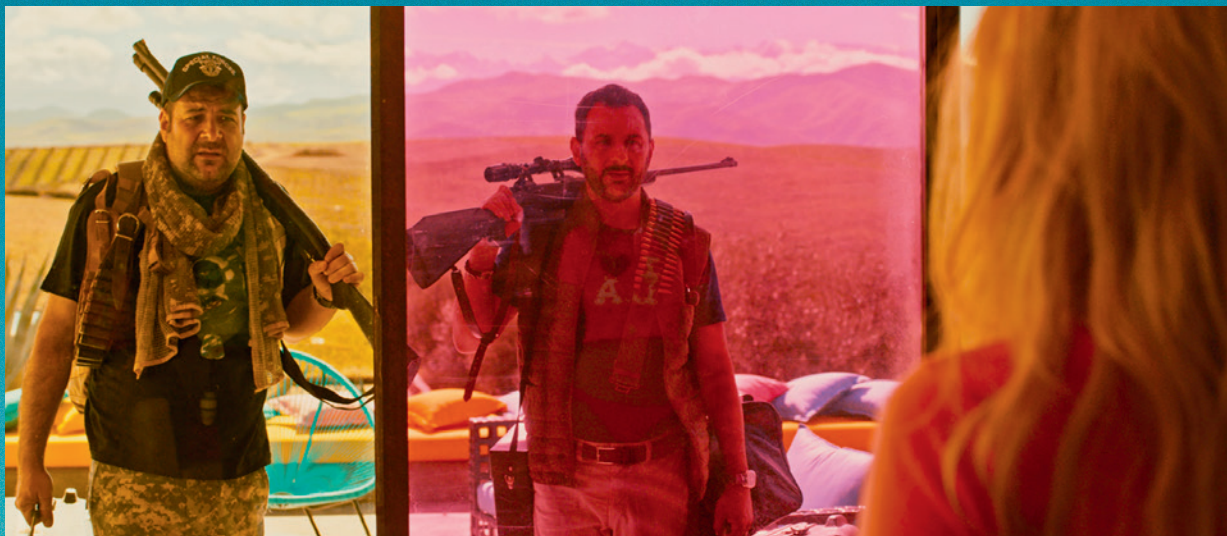
Trois riches chefs d'entreprise quarantenaires, mariés et bons pères de famille se retrouvent pour leur partie de chasse annuelle dans une zone désertique de canyon. Un moyen pour eux d'évacuer leur stress et d'affirmer leur virilité armes à la main.

Mais cette fois, l'un d'eux est venu avec sa jeune maîtresse, une lolita ultra sexy qui attise rapidement la convoitise des deux autres...

Les choses dérapent...

Dans l'enfer du désert, la jeune femme laissée pour morte, reprend vie...
et la partie de chasse se transforme en une impitoyable chasse à l'homme...







ENTRETIEN CORALIE FARGEAT

Quel a été votre parcours avant ce premier film, *Revenge* ?

Je sais que je veux être réalisatrice depuis l'âge de 16 ou 17 ans. En sortant du bac, je voulais présenter la Femis, et comme il fallait Bac +2, j'ai fait Sciences Po. Mais après cette expérience, je n'avais plus envie d'école, quelle qu'elle soit, même de cinéma ! Alors j'ai commencé à travailler sur des tournages comme stagiaire mise en scène. J'ai découvert les coulisses du métier, j'ai appris beaucoup de choses, et au bout de deux ans, j'ai écrit et réalisé mon premier court, *Le Télégramme*. J'ai arrêté l'assistantat et pour gagner ma vie, je suis devenue pigiste en télé comme auteur. Quand le moment m'est venu d'écrire un long métrage, je me suis redirigée vers la Femis : j'ai présenté le concours de l'Atelier scénario, une formation d'un an destinée aux personnes qui travaillent déjà...

Mais je me suis rendue compte qu'avec mes envies de cinéma de genre, au sens large, il fallait que je tourne un deuxième court plus représentatif des univers que je voulais explorer. J'ai présenté en 2013 les Audi Talent Awards, le seul guichet destiné en priorité aux courts métrages de science-fiction ou d'anticipation : ils cherchaient des films dont les thématiques tournent autour de l'idée d'innovation... Mon projet de science-fiction, *Reality+*, a gagné, ce qui a permis d'en assurer le financement. Et le film a très bien marché : il a été diffusé sur France 2 et a tourné dans de nombreux festivals à l'étranger, dont Tribeca, Palm Springs, Cleveland. J'avais déjà un début d'idée de long métrage, autour d'un personnage féminin se transformant complètement. J'ai commencé à écrire à l'automne 2015, en sachant que ce serait un pur film de genre, et un "revenge movie".

D'où vous vient ce goût du cinéma de genre ?

De mon enfance : j'ai eu accès au cinéma par mon grand-père qui nous montrait, à mon frère et moi, les films qu'on n'avait pas forcément le droit de voir à la maison, parce que ma mère les jugeait trop violents. Mon grand-père était très cinéophile et grâce à lui, j'ai découvert le cinéma fantastique et de science-fiction des années 70 et 80. J'ai vu les *Rambo*, les *Robocop*, mais aussi des grands classiques. Il m'a transmis un goût très varié. Très vite, le cinéma a été l'endroit où je m'amusais, plus que dans la vraie vie ! A l'adolescence, j'ai commencé à être attirée par des univers plus "dark" : j'ai découvert David Cronenberg, David Lynch, John Carpenter, Tim Burton, Paul Verhoeven, Quentin Tarantino...

Peut-on dire que *Revenge* appartient au sous-genre du "rape and revenge" ?

C'est une catégorie qui ne m'attire pas particulièrement, et au sein de laquelle je n'ai d'ailleurs vu que *La Dernière maison sur la gauche*, de Wes Craven. *Revenge*, je le vois plus comme un "revenge movie" à la *Kill Bill*. Après, en rassemblant les ingrédients, en réfléchissant au personnage, j'ai imaginé le pire qui pouvait lui arriver pour l'enfoncer avant qu'elle renaisse. Le viol y est un élément symbolique, que j'ai voulu garder symbolique, de la transformation du personnage, victime du regard des hommes porté sur elle. Le traitement excessif, cathartique, jamais malsain de la violence, tel que j'ai pu le voir par exemple dans le cinéma de genre sud-coréen, me permet d'échapper à la catégorie proprement dite.

S'étonner qu'une femme fasse un film d'action violent, est-ce un cliché ?

Ce n'est pas qu'un cliché. Malheureusement, dans la société les représentations sont encore très soumises aux stéréotypes de genre, avec d'un côté, ce que sont censés aimer les garçons, de l'autre ce que sont censées aimer les filles. Il y a des progrès, mais pas tant que ça. Il n'y a qu'à voir les rayons des magasins de jouets ! Je crois à la dimension sociologique de l'éducation : ce à quoi on est confronté forge en partie notre sensibilité, notre goût.

Si je n'avais pas eu de frère ou de grand-père, serais-je allée spontanément vers le même genre de cinéma ? Je n'en sais rien. Pour moi, plus jeune, c'était le monde des garçons qui était le plus trépidant et le plus libre, celui dans lequel on avait le droit de faire le plus de choses sans danger. Et voir des films violents me donnait l'impression d'avoir accès à un univers plus excitant, plus fascinant que les autres. J'avais l'impression d'être privilégiée par rapport aux autres filles qui n'avaient pas accès à ça...

Je crois aussi à la force des modèles, qui permettent aux jeunes générations de se dire « moi aussi je peux le faire » ou tout simplement « moi aussi j'ai envie de le faire ». Et pendant très longtemps ce sont uniquement des modèles de réalisateurs masculins qu'on a eus dans ce genre de cinéma là. Quand on pensait « femme + cinéma d'action ou violent » il n'y avait guère que Kathryn Bigelow qui venait à l'esprit. Maintenant qu'il commence à y avoir plus de réalisatrices il y a aussi de plus en plus de genres qu'elles ont envie de s'approprier.

Comment s'est passée l'écriture de *Revenge* ?

J'ai écrit seule. Avec cette idée d'un personnage vu d'une certaine manière parce qu'elle est une femme, parce qu'elle est sexy. Une femme qui cristallise un regard sur elle et qui va s'en libérer, assumer complètement qui elle est. Je voulais un film que les femmes puissent aller voir, s'approprier, avec un vrai plaisir « d'entertainment » et un message de « girl power » assez simple mais libérateur. Contrairement à la plupart des « revenge movies » où c'est un homme qui

enclenche la vengeance au nom d'une femme, l'héroïne de mon film prend son destin en main et n'attend plus qu'on l'aide ou qu'on la sauve. Elle n'a plus besoin qu'on l'y autorise. Elle a toutes les ressources en elle.

***Revenge* est-il un film féministe ?**

À 100%. On passe d'un regard plein de clichés sur ce qu'est une fille sexy, qui assume sa séduction, sa sexualité, un côté bimbo dont elle joue sciemment, à un renversement où c'est elle qui prend le pouvoir, fait la loi et décide "de ne pas se taire". Pour moi, la scène de viol est symbolique de toutes les violences – qu'elles soient verbales, psychologiques, physiques, sexuelles, auxquelles les femmes sont confrontées, et avec lesquelles elles ont dû s'habituer à vivre.

Le film joue en permanence avec les symboles : la pomme, le bleu, le rose, le phénix, la renaissance. En lui-même, le film est une manière symbolique de dire : face au sexisme et à n'importe quelle forme de violence ou de discrimination, les femmes ne doivent plus rester silencieuses. Elles doivent s'imposer, ne plus rien laisser passer.

A l'époque où j'ai écrit et réalisé *Revenge*, l'affaire Weinstein n'avait pas encore éclaté. Mais ce que celle-ci a révélé était par contre déjà là. Beaucoup de ces femmes avaient déjà essayé de faire entendre leur voix, de dénoncer ce qu'elles avaient subi, mais elles n'étaient simplement pas été écoutées. Elles restaient prisonnières d'un rapport de force que la société toute entière cautionnait.

Sous couvert de cinéma de genre, *Revenge* aborde frontalement une question de société majeure...

Quand on commence à être sensibilisé aux discriminations qui sont faites aux femmes, on se rend compte que l'abîme est encore énorme. La société dans son ensemble est toute entière infusée de deux mille ans d'inégalités et de mentalité sexistes.

La scène dans la chambre entre Stan et Jennifer, qui précède le viol proprement dit, est très représentative de certains schémas d'agression. L'homme rend la femme responsable de ce qui arrive - ici en évoquant la danse de la veille : tu m'as allumé c'est de ta faute... Et la femme utilise des méthodes de défense qui sont devenues comme une seconde nature. A force d'être victimes de gestes, de paroles ou d'actes déplacés, sexistes ou violents, les femmes ont appris à intégrer des comportements. Elles les ont assimilés à leur vie quotidienne, comme si c'était normal : répondre "gentiment" à quelqu'un qui vous fait des avances déplacées et menaçantes pour ne pas risquer de le "vexer" et de faire empirer les choses, repérer la place qui semble la plus sûre si l'on rentre seule la nuit en transport en commun, etc.

La majorité des hommes ne sont absolument pas conscients que nous avons à gérer ce genre de choses au quotidien, et que nous avons dû intégrer ce "manuel de survie en milieu hostile". Le rapport de pouvoir et d'intimidation est aussi évidemment au centre de tout ça. Quand Jennifer n'accepte pas l'argent que lui propose Richard pour enterrer l'histoire et acheter son silence, le ton change et les insultes arrivent : "qui t'es petite pute pour te permettre d'oser menacer ma famille...". Dès qu'elle devient gênante Jen cesse d'être la jolie fille cool avec qui on s'amuse mais la "petite pute" qui ose le défier et dont il va vouloir se débarrasser.

Dans la deuxième partie du film, Jennifer ose se rebeller et "sortir d'elle-même" pour défier l'ordre établi. Comme si c'était une nouvelle femme qui renaissait après s'être réveillée, empalée sur cette branche. Et elle va s'autoriser à aller là où personne ne la pensait capable de s'aventurer.

Elle va effectivement survivre dans un milieu naturellement hostile...

L'idée du désert permettait de jouer là-aussi avec les symboles : le décor de plus en plus hostile et sauvage devenait le miroir idéal de la violence grandissante du film et des personnages, comme s'ils s'enfonçaient de plus en plus dans l'enfer hors de tout contrôle et de toute raison... J'avais envie de créer un univers hors du quotidien, et le désert permettait, même avec un budget qui, je le savais, allait être limité pour ce genre de film, de donner tout de suite un côté "bigger than life".

Quand j'écris, au-delà de l'histoire proprement dite, c'est surtout important pour moi de trouver ce que j'aurais envie de filmer, quel univers je vais pouvoir construire sur le plan visuel et sur le plan sonore. Je me suis aussi posée la question de comment représenter la violence. Je n'avais pas envie du côté insoutenable des "torture porn" où la violence est là pour faire le plus mal et être la plus atroce possible. Je voulais donner à la violence un côté pop et artistique, graphique dans ses excès.

Tout au long de l'écriture, c'est la mise en scène qui m'a guidée. Je construisais l'univers en même temps que j'écrivais. Je ne dessine pas, mais je fais beaucoup de recherches visuelles : j'assemble plein d'images qui donneront sa couleur au film. Soit des personnages iconiques venant d'autres films, comme Patricia Arquette dans *True romance*, soit juste une orange juteuse qui indiquera le côté charnel, sexy. C'est avant tout une question de sensations. Et pendant l'écriture j'écoute beaucoup de musique, avec la volonté que le film ait une identité sonore très marquée, qui, là aussi, sorte du réalisme. En écrivant *Revenge*, j'ai écouté beaucoup d'électro hypnotique. Comme la musique d'*Irréversible* par exemple, une musique brutale qui tourne en boucle, avec un côté complètement «trippant» et hypnotique, qui rend fou.

Comment trouve-t-on des producteurs en France pour un film d'action aussi graphique ?

Ce n'était pas si évident car c'est un genre qui fait peur : à l'époque, *Grave*, qui a un peu changé la donne, n'était pas encore sorti. Mais mon court-métrage avait eu un vrai écho. Et le projet, même au stade du pitch, faisait réagir, il résonnait avec quelque chose d'actuel. Plus le fait que je sois une réalisatrice : ça restait du pur genre, mais ça positionnait le film un peu différemment.

J'ai écrit dans mon coin plusieurs versions d'un traitement, jusqu'à une version aboutie de quarante pages. Je savais que j'avais trouvé le film. Le texte était clair, il ne pouvait pas prêter à des interprétations différentes de la part de producteurs. Les réactions ont été très bonnes, mais j'ai pris mon temps pour choisir avec qui j'allais travailler. Je savais que ce serait un film difficile à monter, qu'il fallait des gens ayant vraiment envie de le faire, qui ne se décourageraient pas au premier refus.

La taille très contenue du budget était une véritable contrainte mais je voulais aussi m'en servir comme d'un vrai atout, à savoir la garantie d'un film libre et sans concession. C'est ainsi qu'est venue l'idée du mélange des langues, qui permettait à la fois de rester français, donc de bénéficier de certains financements classiques, mais aussi de valoriser les ventes internationales. *Revenge* a finalement été produit par Marc-Etienne Schwartz, de M.E.S. Productions, et Marc Stanimirovic, de Monkey Pack Films, qui se sont associés. *Revenge* a coûté environ 2,3 millions d'euros, pour 32 jours de tournage au Maroc et 1 jour de tournage à Paris.

A qui appartient la grammaire visuelle, très singulière, très sophistiquée, de *Revenge* ?

Au genre ou à vous-même ?

Aux deux. Je voulais respecter une partie des codes du genre. C'est un plaisir de spectateur d'être dans un univers que l'on reconnaît. Parmi ces codes, il y a le fait d'assumer que ce n'est pas intellectuel, ou intellectualisant, qu'on ait une trame narrative ultrasimple, que le récit monte en puissance et va dans l'extrême, et qu'on s'autorise le “ too much”, sans peur du ridicule. Parce que c'est ce qui m'a plu dans les films que j'ai aimés : ils sont puissants parce qu'excessifs. On peut trouver cela grotesque ou grand-guignol, mais cela fait partie de l'amour du genre.

A ces codes s'ajoute mon désir de traiter l'histoire via un “trip” sensoriel, qui repose davantage sur des sensations corporelles que sur des péripéties scénaristiques. Très vite, je me suis rendue compte que ce qui m'intéressait dans l'écriture, c'était la puissance de ce que ça va provoquer comme sensations brutes, plutôt que les retournements de situations, les “ twists” même s'ils sont très bien faits. J'avais tout mon film dans la tête, plan par plan, son par son. Je savais que je le monterai, également. Pour moi toutes ces étapes font partie d'un même tout, dès l'écriture.

Ce type de démarche exige une parfaite entente avec son chef-opérateur. Comment l'avez-vous choisi ?

Robrecht Heyvaert est belge, je l'avais repéré au générique des *Ardenes*. Il est jeune, hyperdoué, et j'ai eu beaucoup de plaisir à travailler avec lui. Il a vu tout de suite le potentiel visuel de *Revenge*. C'est un aventurier qui a envie d'expérimenter. Sur le plateau, j'avais besoin d'une garde rapprochée en qui j'avais entièrement confiance. Sur le plateau certains choix peuvent sembler étranges à ceux qui n'ont pas le film précisément en tête comme je l'ai. Par exemple une partie de l'équipe ne comprenait pas que je prenne du temps à filmer des fourmis en gros plan. Certains plans étaient un vrai combat !

Concernant l'image, la colorimétrie du film était très importante. On l'a travaillée à la fois au tournage, avec le choix des objectifs et l'utilisation de filtres ainsi qu'à l'étalonnage. Les références étaient du côté du désert de *Mad Max : Fury road*. Je voulais déréaliser le désert, en faire un personnage de cinéma à part entière. Je ne voulais pas de l'image très délavée, très réaliste de *Desierto*, par exemple. Je voulais une imagerie et des couleurs fortes qui sortent du quotidien et de la normalité.

Et le travail sur le son ?

Je voulais que la musique - et le son en général, aient une identité très forte, là aussi hors réalité. Quand j'ai fini d'écrire et qu'on a commencé à mettre en production, j'ai commencé à chercher un compositeur. Je suis tombé un peu par hasard sur *Made in France*, de Nicolas Boukhrief, et j'ai flashé sur la musique. Pareil avec *Le Bureau des Légendes*. Les deux fois, c'était Rob. Je l'ai contacté, avec le scénario. Lui aussi a capté la place qu'il y avait pour créer un univers musical fort. Avec Rob j'ai eu une rencontre artistique très forte, il a tout de suite compris mes intentions et a su incarner l'identité musicale que j'imaginais pour le film. Au montage, j'ai beaucoup travaillé avec ses musiques. Et dans un deuxième temps, il y a eu un vrai travail de design sonore pour compléter l'univers, pour que la bande-son ait tout son espace : il y a eu trois sound designers, chargés de déréaliser les atmosphères, de créer des ambiances étranges, d'amplifier le côté sensoriel dans l'interaction des personnages. Quand l'action proprement dite commence, je voulais que ça claque, qu'on soit dans la violence aussi au niveau du son.

Comment s'est déroulé le choix des comédiens ?

Il s'est fait en plusieurs temps. J'ai fait une première salve de castings : Matilda Lutz était la première comédienne que j'avais rencontrée lors d'un voyage aux Etats-Unis. Mais, pour plusieurs raisons, j'ai

d'abord choisi une comédienne européenne avec qui on a lancé la préparation du film. Sauf que quand c'est devenu concret, on a senti qu'elle prenait peur : elle a pris conscience que le tournage serait très physique, qu'il lui demanderait de gérer son rapport à son corps, à la nudité... Elle a quitté le projet. Il a fallu se retourner très vite, on était à trois semaines du début du tournage... Et j'ai repensé à Matilda, qui avait manifesté une confiance absolue, à la fois dans le projet et en moi. Je savais qu'elle irait jusqu'au bout. On l'a appelée, elle était disponible et partante, et 48h plus tard, elle était dans un avion.

Et les autres acteurs ?

Kevin Janssens, qui joue Richard, est un comédien flamand qui jouait dans *Les Ardenes*. Vincent Colombe, qui joue Stan, était déjà dans *Reality+*, mon deuxième court-métrage, et on avait envie de retravailler ensemble. Il fait beaucoup de théâtre, tout comme Guillaume Bouchède, qui incarne Dimitri. Je voulais que le physique de Dimitri joue sur la symbolique de l'ogre. Comme ces psychopathes qui ont l'air de nounours mais qui tout d'un coup peuvent péter un câble et tuer tout le monde sur les campus américains ! Je voulais que ces personnages soient dans l'excès, que ce soient des purs salauds.

La transformation du personnage de Jennifer était un enjeu majeur du film...

C'est un gros travail que j'ai fait avec Jean-Christophe Spadaccini, le responsable des effets spéciaux maquillages et de toutes les prothèses. J'ai fait pas mal de croquis sur photoshop pour maquetter sa transformation, choisir où je voulais mettre l'aigle, etc. Et puis on a discuté plus finement de quelles blessures et cicatrices on allait mettre, à quelle étape, de ce qui serait “ too much” ou pas. Sur le plateau, Matilda avait deux ou trois heures de maquillage par jour selon les étapes. Elle avait des journées de dix-sept heures. A la fin, elle était “ stone” de fatigue.

Logiquement, son empalement n'aurait-il pas dû la tuer ?

On peut se faire embrocher sans que cela ne touche un organe vital... ! Mais j'assume le côté mythologique : c'est un fantôme qui renaît. Jennifer devient presque une figure de super-héroïne, portant sur elle l'image d'un phénix, comme une armure.

Pouvez-vous nous parler de la dernière scène du film, marquante entre autre, par la nudité du personnage principal.

En écrivant la dernière scène, je me suis rendue compte qu'on voyait assez peu les hommes nus au cinéma. Je me souviens qu'à l'époque la scène de combat des *Promesses de l'ombre* de Cronenberg m'avait marquée pour ça! C'était évidemment une manière de renverser les clichés mais aussi une image cinématographique que je trouvais très forte ! Et qui permettait de finir le film dans ce dénuement total où tous les artifices de richesse et de pouvoir sont tombés.

Vous allez au festival de SUNDANCE, parlez nous de la vie du film à l'étranger.

Le film a démarré son parcours à l'international, il a été sélectionné notamment à Toronto, Sitges, Austin et Sundance. Il est maintenant vendu dans tous les pays. Je pense que cet accueil vient du fait que c'est un film qui s'adresse aux femmes comme aux hommes, ce qui le sort de la niche des films de genre traditionnels. Il y a une résonance avec l'actualité et une vraie dimension d'entertainment grand public : *Wonder Woman* rencontre *Kill Bill* et *Lara Croft* !



LA REALISATRICE CORALIE FARGEAT

Grande fan de cinéma de genre et de cinéastes tels que David Cronenberg, David Lynch ou encore John Carpenter, elle débute comme assistante réalisatrice sur des longs métrages américains tournés en France (Passion of Mind d'Alain Berliner avec Demi Moore, The Invisible Circus d'Adam Brooks avec Cameron Diaz, Femme fatale de Brian de Palma...).

Elle se met ensuite à développer ses propres projets et réalise un premier court-métrage, Le Télégramme (Butterfly productions), avec Myriam Boyer, qui sera diffusé sur France 2 et multi-primé en festivals.

Elle intègre ensuite l'Atelier Scénario de la Fémis, où elle aborde l'écriture de long métrage sous la direction de Jacques Akchoti.

En 2014 elle est la lauréate des Audi Talents Awards pour son projet de science-fiction Reality+. Une bourse qui lui permet la réalisation d'un court-métrage ambitieux aux nombreux effets spéciaux. Le film, qui sera diffusé sur France 2 est également multiprimé en festival.

REVENGE est son premier long métrage.

FESTIVALS

TORONTO INTERNATIONAL FILM FESTIVAL (MIDNIGHT MADNESS) 2017

FANTASTIC FEST - 2017 (COMPETITION OFFICIELLE)

BEYOND FEST - 2017 (COMPETITION OFFICIELLE)

SITGÈS - 2017 (COMPETITION OFFICIELLE) - MEILLEURE RÉALISATRICE

MELBOURNE MONSTER FEST 2017 (COMPETITION OFFICIELLE) - MEILLEUR FILM ÉTRANGER

RAMASKRIK - 2017 (COMPETITION OFFICIELLE)

SPEKTRS RIGA - 2017 (COMPETITION OFFICIELLE)

TALLINN BLACK NIGHTS - 2017 (COMPETITION OFFICIELLE)

TORINO FILM FESTIVAL - 2017 (COMPETITION OFFICIELLE)

MADRID NOCTURNA 2017 (COMPETITION OFFICIELLE) - MEILLEUR RÉALISATRICE - MEILLEURE ACTRICE MATILDA LUTZ

PARIS INTERNATIONAL FANTASTIC FILM FESTIVAL 2017 (COMPETITION OFFICIELLE)

SUNDANCE (MIDNIGHT) 2018

GÖTEBORG FILM FESTIVAL 2018

HONG KONG INTERNATIONAL FILM FESTIVAL 2018

COURTS METRAGES

2014 REALITY+ - science-fiction (22min) Mezzanine
scénario et réalisation
Avec Vanessa Hessler, Vincent Colombe, Aurélien Muller, Aurélia Poirier
<https://vimeo.com/142294196/69ad5f2077>

« AUDIENCE FAVORITE » - PALM SPRINGS short Fest - ETATS UNIS juin 2015
« PRIX DU PUBLIC » - SAPPORO short Fest - JAPON oct 2015
« PRIX INTERNATIONAL DU PUBLIC » - Shnit international Festival - BERNE oct 2015
« MEILLEUR FILM » - Festival international du film court Paul Simon - FRANCE juin 2015
« PRIX DU JURY » - festival des films européens de Mamers - FRANCE mars 2015
« PRIX DU PUBLIC » - festival Cellul'art - ALLEMAGNE avril 2015
« EUROPEAN AWARD » - festival Corti da Sogni - ITALIE mai 2015
« LAUREAT AUDI TALENT AWARDS »

EN COMPETITION OFFICIELLE : TRIBECA, Cleveland, Newport Beach, Mexico Shorts, Odense, Cinemajove, Mediawave, Eroïn (cannes), RIFF, Itinérances...

Diffusions TV : France 2 (courant 2016)

2004 LE TÉLÉGRAMME - drame (12 min - 35 mm) Butterfly Prod
scénario et réalisation (adapté de la nouvelle de Iain Crichton Smith)
Avec Myriam Boyer, Arlette Téphany, Stéphane Dausse

« Prix du Jury », « Prix du public », « Prix de la presse » - Pontault-Combault (2003)
« Prix du public » - Festival International d'Aubagne (2003)
« Prix du jury lycéen » - Festival de Mamers en Mars (2004)
« Prix du jury » - Festival des Prix du Public (Marseille 2004)
« Mention du jury » - Festival de Vélizy (2004)
« Prix de la fondation Beaumarchais » - Festival De l'Encre à l'Ecran (Tours, 2004)
« Cheval d'or - Compétition Méditerranéenne » Festival de Larissa (Grèce, 2004)
« Prix du jury » - Festival du Film Court de Saint Benoît (La Réunion, 2004)
« Mention spéciale du jury » - Festival de Huesca (Espagne, 2004)
« Ours d'or » - Festival des Nations (Autriche, 2004)
« Prix du Meilleur 1^{er} court-métrage » - Festival de Saint-Pétersbourg (2004)
« Prix des enfants de la Licorne » - Festival du film d'Amiens (2004)
« Grand Prix du public » - Le goût du court (Le Balzac, Paris 2005)
« Prix du meilleur court métrage » - Fajr Film Festival (Téhéran 2005)
« Prix du public » - Festival du film de Compiègne (2007)

Plus de 60 sélections dont : Namur, Yokohama, Manheim, Rio de Janeiro, Mostra Internacional de Cinema de Sao Paulo, Dakino, Huesca, Zagreb, Ankara, Téhéran, Aubagne, Lille, La Réunion, Villeurbane, Vélizy etc...

Diffusions TV : France 2 / TPS Star / Short TV / TV5 / KunstKanaal (Pays-Bas) / ARTV (Canada) / Canal Hollywood (Espagne) / SSA-SUISSIMAGE



LISTE ARTISTIQUE

JEN
RICHARD
STAN
DIMITRI

MATILDA LUTZ
KEVIN JANSSENS
VINCENT COLOMBE
GUILLAUME BOUCHÈDE

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION
SCÉNARIO ET DIALOGUES
IMAGE
1ER ASSISTANT RÉALISATEUR
CASTING
DÉCORS
COSTUMES
MAQUILLAGE EFFETS SPÉCIAUX
MUSIQUE ORIGINALE
MONTAGE
SON

PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS

PRODUCTION EXÉCUTIVE AU MAROC
PRODUCTEURS EXÉCUTIFS

DIRECTION DE PRODUCTION
UNE COPRODUCTION

EN ASSOCIATION AVEC
AVEC LA PARTICIPATION DE
EN ASSOCIATION AVEC

CORALIE FARGEAT
CORALIE FARGEAT
ROBRECHT HEYVAERT
VALENTIN RODRIGUEZ
MARTIN ROUGIER
PIERRE QUEFFÉLÉAN
ELISABETH BORNUAT
JEAN-CHRISTOPHE SPADACCINI
ROB
CORALIE FARGEAT /JÉRÔME ELTABET/BRUNO SAFAR
ZACHARIE NACIRI/CRISTINEL SIRLI/ALAIN FEAT/
JÉRÔME FAUREL/ERIC MAUER/GREG VINCENT
MARC-ETIENNE SCHWARTZ/JEAN-YVES ROBIN/
MARC STANIMIROVIC
FRANTZ RICHARD
PHILIPPE & MARC-ETIENNE SCHWARTZ/
MARC STANIMIROVIC
LUDOVIC NAAR
M.E.S. PRODUCTIONS/MONKEY PACK FILMS/
CHARADES/LOGICAL PICTURES-FREDERIC FIORE/
NEXUS FACTORY ET UMEDIA
UFUND
CANAL+/CINE+
CINÉMAGE 12
AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER
DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE
ET DES INVESTISSEURS TAX SHELTER